

semblait dormir l'eau paresseuse d'une jolie rivière coulant à pleins bords sur un lit de gazon aussi vert, aussi bien peigné que ceux d'un jardin anglais.

Un agréable pont-à-bateau aux vases rongées par la mousse et les lichènes, un moulin accroupi sous les aubiers, les frênes et les aunes de la rive opposée, puis là-haut, sur la falaise aux flancs déchirés et dont les escarpements, rouges comme de l'ocre, font ressortir les teintes violettes de ses bruyères, la pointe d'un vieux clocher enroulé autour d'un ondulet, en légers filets bleus, les fumées d'un village perdu dans son entourage de pompiers : tels étaient les principaux traits de ce site normand, qui empruntait son plus grand charme à la fraîcheur et à la pureté d'une belle matinée d'automne.

Malvina s'installa sur un banc. Paul alla lui chercher une de ces chaises de jardin faites de branches d'arbres recouvertes de leur écorce, afin qu'elle pût appuyer son carton au dossier de ce siège rustique.

Pendant ces apprêts du travail, Diamantine s'assit près de là non sans s'être récréée sur la difficulté de trouver une place convenable à l'élégant phan en tapisserie qu'elle avait apporté avec elle ; pour Félicie qui ne pouvait passer un instant sans rien faire, elle prit un petit arrosoir et puisant de l'eau dans un réservoir voisin, se mit en chantant, à arroser une plate bande d'oignons, qui, penchés leurs têtes, semblaient regarder tristement le sol sur lequel la rosée n'avait pas suffisamment versé la bienfaisante humidité qui leur fait vivre.

— Ce matin, dit tout-à-coup Diamantine, après avoir baillé deux ou trois fois, et en interrompant le silence de Malvina et le refrain champêtre de Félicie, ce matin, j'ai fait le plus joli rêve... Mon petit cousin, venez vous asseoir-là... je veux vous le raconter.

— Paul, que dites-vous de ce commencement ? reprit Malvina en crayonnant avec une facilité merveilleuse.

— Paul, voyez donc ! ces boutons semblent renaitre, ajouta Félicie en souriant à ses fleurs. Ne sachant à laquelle entendre, l'écolier risqua une réponse collective.

— Oui, dit-il à tout hasard, c'est très bien, c'est fort joli, ma cousine !

— Fort joli ! reprit Diamantine ; attendez donc que je vous aie dit mon rêve pour le trouver joli ! Figurez-vous que je me croyais millionnaire. Un jeune homme charmant avait su par une industrie rapide, acquérir d'immenses capitaux. J'avais cru, en lui accordant ma main, ne faire qu'un mariage convenable, et, voilà qu'à l'heure de la cérémonie, je le vois arriver dans un équipage brillant, suivi d'une nombreuse livrée. En un instant je suis couverte de diamants, et bientôt installée dans un hôtel magnifique ; je fais les honneurs d'une fête où la cour et la ville viennent admirer l'éclat qui m'environne !

— C'est un songe doré ! et pourriez-vous me dire, ma cousine, par quel moyen le jeune homme de votre rêve avait amassé tant de richesses ?

— Je ne le sais pas bien, mais il est plus d'une route qui mène...

— Oui, à l'hôpital, à St-Pélagie, ou encore à Bruxelles, reprit vivement Félicie, sans cesser d'arroser ses fleurs !

— Félicie a raison, ajoute Malvina, en regardant l'effet de son dessin, il n'y a de richesses vraiment sûres que celle qui n'a point de son talent ! Ah ! si j'étais homme, je chercherais, je trouverais la fortune en cultivant les beaux arts !

— Ah ! les talents... les beaux arts... c'est très beau, assurément, dit encore la petite jardinière de l'air le plus tranquille du monde ; mais n'en déplaise à ma sœur, ils sont un peu comme les amis du jour... il faut pour les trouver vraiment charmants qu'on n'ait pas besoin d'eux pour vivre !

— Félicie a raison, reprit Diamantine, je vous demande un peu ce que les artistes ont de commun avec la fortune !

— Si vous saviez, Paul, s'écria Malvina d'un ton piqué, combien je souffre de voir dans un cœur cet ignoble amour pour l'argent ! Vous pensez comme moi, n'est-ce pas ? Mon père vous a conseillé hier de choisir promptement un état, et je suis bien sûre d'une chose : c'est que vous serez artiste !

— Jo m'y attendais, pensa Félicie.

— Artiste !... il sera agent de change, fit Diamantine.

— Nous y voilà ! pensa encore Félicie.

— Agent de change, s'exclama Malvina, par exemple ! pour qui le prenez-vous, ma sœur ? il a les sentiments trop élevés, il a dans l'âme trop d'indépendance et de poésie pour cela !

— Est-elle étonnante ma sœur avec ses prétentions, reprit Diamantine en s'échauffant. Artiste ! Que vous a-t-il le pauvre enfant pour lui donner un conseil semblable ! Artiste ! Je suis, moi, moi !

— Là, là, calmez-vous, mesdemoiselles, s'écria Félicie en riant ; que les arts et la finance se montrent plus pacifiques. Paul est capable, pour vous mettre d'accord, de n'être ni artiste, ni financier.

— Que faut-il donc qu'il soit, à votre avis, mademoiselle ? fit Malvina, avec l'air du plus profond dédain.

— Mon avis ! répondit la jeune fille, je n'en ai pas, et si j'en avais un je me garderais bien de le donner... Paul n'en a pas besoin... Les conseils ne lui manqueront pas. En voici trois qu'il reçoit depuis hier... Ce n'est pas mal pour commencer !

Elle consulta ses doigts.

— Avocat... peintre... agent de change ! Ah ! pardon, j'oubliais un métier... elle a trouvé aussi un état pour Paul, et elle disait hier à M. Granpré, avec autant de vivacité que vous en mettiez tout-à-l'heure dans votre discussion, mesdemoiselles : "Vous n'avez pas le sens commun, monsieur, de conseiller à votre neveu de travailler pour être avocat ! Le meilleur

parti qu'il puisse prendre c'est de se faire médecin !

— Médecin ! s'écrièrent à la fois Malvina et Diamantine.

Elles commençaient l'une et l'autre à battre en brèche cette nouvelle proposition ; elles furent interrompues par l'écolier.

— Voyez donc, dit-il, tout ce monde qui vient de ce côté.

— Ah ! je sais ce que c'est dit Diamantine. Une réunion villageoise... Votre mère, mon cousin, passe ce matin une revue de ses forces agricoles ; elle veut vous présenter à son armée, sans doute pour vous donner envie de continuer sa pacifique royauté, ajouta-t-elle avec un sourire dédaigneux.

— Elle veut peut-être vous associer au trône, reprit Malvina sur le même ton, ainsi que cela se pratiquait avec les fils de roi des premières races.

— Ce trône-là, reprit Félicie sans rire, on veut bien un autre, mon cousin. Elevé par la reconnaissance, il est à l'abri des atteintes de la flatterie et de l'ingratitude, et ne craint rien du souffle des révolutions... Si j'étais à votre place, je voudrais m'essayer... rien que pour la rareté du fait...

— Ils viennent par ici ! s'écria Paul, ma mère les amène... elle me croit encore endormi. Vite, un tour de collège ; cachez-moi derrière vous, mes cousines.

Et, en disant ces mots, l'écolier se glissa derrière les jeunes demoiselles qui, ayant suspendu leurs occupations, s'étaient placées, sur une ligne, vis-à-vis de la porte du pavillon.

M. J. BRISSET.

(A continuer.)

BOTANIQUE.

No 10.

LE MYOSOTIS.

Where flows the fountain silently,
Blooms a lonely flower,
Blue as the beauty of the sky,
It speaks like kind fidelity,
Through fortune's sun and shower
"Forget me not!"
F. G. HALLOCK.

Le myosotis qui, il y a quelque temps, nous a valu une histoire si intéressante, dans le No. 59 de la *Revue Canadienne*, mérite bien un souvenir botanique ; et je le donnerai avec d'autant plus de plaisir, que cette plante se trouve être la première, qui au commencement de mes études botaniques, me fut donnée à classer ; j'eus la jouissance d'en trouver le nom, par l'analyse botanique, sans l'avoir jamais vu auparavant. Je crois donc devoir, par une espèce de reconnaissance, profiter de l'occasion, pour offrir aux amateurs, l'histoire, la description, et le mode de culture de cette plante.

Qui aurait cru que le nom d'un si petit individu du règne végétal, se serait rattaché au nom de celui qui a tant de fois retenti dans tout l'univers. Eh ! bien oui, Napoléon aimait les plantes, et protégeait la botanique, au point d'établir à Gand en 1797, un magnifique jardin botanique. Et l'impératrice, son épouse, ouvrit à la Malmaison l'un des plus riches jardins de fleurs et de plantes rares, qu'il y eût en Europe.

No se rappelle-t-on pas encore cette superbe plante bulbeuse, qui para pour la première fois avec tant d'éclat en 1817, la *Brunsvigia Josephina*, et que les amateurs coururent admirer avec tant d'empressement. Le bulbe de cette plante admirable, mesurait deux pieds et demi de circonférence, et produisit une tête de fleurs de trois pieds et demi de diamètre ; on y remarquait en pleine terre la *Magnolia grandiflora*, et un oranger aussi beau que ceux qui croissent en Espagne. Mais revenons à l'histoire de notre petite plante.

Myosotis, ce nom signifie, oreille, de souris, et est dû aux poils que l'on remarque sur les individus de ce genre ; ils croissent longitudinalement ensemble, comme ceux que l'on voit sur l'oreille d'une souris. C'est le *souvenez-vous* de moi, des français, et le *forget me not* des anglais, cette fleur doit son nom à une circonstance singulière, qui est peut-être fabuleuse, mais que l'on ne lit pas sans intérêt.

Un jeune couple qui était sur le point de s'unir, se promenant un jour sur les bords enchantés du Danube ; à leur vue se présente, flottant sur les eaux agitées, une petite fleur d'un bleu céleste, que le mouvement de la vague menaçait d'emporter bien vite au large ; elle attire leur attention ; en admirant sa beauté, ils regrettent de la voir ainsi le jouet des vents, et craignent de la voir disparaître. Le jeune homme ne peut résister au désir de la présenter à sa fiancée.

Fleurs charmantes par vous la nature est plus belle, dans ses brillants tableaux l'art vous prend pour modèle ; Simple tribut du cœur, vos dons sont chaque jour, Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.

Il se précipite dans le fleuve, et malgré le vent et les flots il parvient à la saisir et se dispose à la porter à sa bien aimée ; Il est sur le point d'arriver, lorsqu'une forte vague l'emporte au large ; après bien des efforts il peut enfin regagner le rivage, il y touche presque, mais épuisé de fatigue, et sentant les forces lui manquer il jette cette fleur à sa fiancée en lui criant, "souvenez-vous de moi," et disparaît pour toujours sous les eaux. Voici la description botanique de cette plante. Le *Myosotis* est un genre de plantes, de la Pentandrie monogynie, de la famille des asperifoliées de Linnée, et suivant le système de Jussieu, elle est de la grande division des *Polycaulaires* de la classe des *Dicotylé-*

dones, de la subdivision des *Dichlamidées*, c. a. d., ayant calice et corolle, de la sous-classe des *Corollifères*, de l'ordre des *Boraginées*, et de la tribu des *Asperifoliées*.

Ses caractères généraux consistent en un calice à cinq découpures, profondes et persistantes, une corolle monopétale hypocrattiforme, à tube court, fermé par cinq écailles convexes, à limbe plane, partagé par cinq lobes échancrés ; cinq étamines cachées dans le tube, quatre ovaires surmontés d'un style filiforme, terminé par un stigmate obtus, quatre semences ou noix renfermées au fond du calice qui s'est agrandi.

L'espèce dont nous parlons ici est le *myosotis palustris*, la scorpion des marais, qui est une charmante miniature à tige d'un pied, radicante, à feuilles ovales lancéolées, rudes, le bord de la corolle plus long que le tube, fleurs très petites d'un bleu céleste, avec des points jaunes ; les fleurs sont disposées en épi unilatéral, et ces épis dans leur jeunesse se courbent comme la queue d'un scorpion, de là le nom de *scorpion* ; elle demande une terre humide, et croît bien dans les marais. Elle se multiplie de graine ou d'éclats, fleurit de mai en août. Le lieu natal de cette plante est la Grande Bretagne. On la dit la fleur favorite des Allemands si ce qu'en disent quelques ouvriers, est certain, cette petite plante posséderait une vertu singulière et bien précieuse pour les arts, mais avant d'en parler attendons que l'expérience et le temps soutiennent cette opinion. Dans les Pays-Bas on fait un sirop avec le suc de cette plante qu'on dit souverain contre le rhume de poitrine. Linnée la considérait comme nuisible aux moutons, on devrait s'assurer de ceci dans les endroits où il peut en croître beaucoup.

D....

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

UN MARIAGE À LA COUR DE RUSSIE.

On écrit de St.-Petersbourg, à la date du 17 juillet :

Le mariage de S. A. I. Mme. la grande-duchesse Olga et du prince royal de Wurtemberg, a été célébré dans la chapelle du château de Peterhoff, le 13 de ce mois, jour anniversaire de la naissance de l'impératrice. Ces fêtes qui ont duré trois jours, ont été splendides ; je doute que dans aucune autre cour du monde on puisse déployer plus de richesse et de magnificence. Peterhoff, qui n'est qu'une résidence impériale secondaire, et une ville grande tout au plus comme Saint Cloud, a compté, durant ces trois jours près de 200,000 habitants, venus de la capitale, des villes et châteaux des environs. Le programme, pour la cérémonie religieuse, était à peu près le même que celui des fiançailles : la famille impériale, précédée et suivie des grandes charges de la cour et des autres personnes invitées, est entrée dans l'ordre suivant dans la chapelle, à une heure après-midi : l'empereur et l'impératrice, le grand-duc héritier et sa femme, le prince royal de Prusse, la grande-duchesse Olga et le prince de Wurtemberg, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, fils de l'empereur ; le grand-duc Michel, son frère ; la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg ; le prince et la princesse d'Oldembourg, avec le prince Oscar de Suède et le prince Frédéric de Holstein-Glücksbourg.

L'empereur a conduit à l'hôtel la grande-duchesse et le prince, qui ont été mariés selon le rite de l'église grecque-russe, par M. Antoine, métropolite de Nowgorod et Saint-Petersbourg. Les cérémonies du mariage sont à peu près les mêmes que dans l'église catholique. Seulement, au lieu du poêle, les garçons de noces tiennent, au-dessus de la tête des mariés, de grandes et lourdes couronnes en métal, ornées de pierres, et qui sont, m'a-t-on dit, le symbole de la puissance accordée au chef de la nouvelle famille. Il n'y a, dans les églises russes, ni orgues, ni aucun autre instrument de musique ; la voix humaine peut seule s'y faire entendre ; les chants de la cour de Russie sont renommés ; eux seuls répondaient à la voix du prêtre et chantaient les psaumes et les prières pour la famille impériale ; je n'ai jamais entendu de plus beaux chœurs. On a fait boire les mariés dans une même coupe, puis ils ont été conduits devant le sanctuaire, où ils ont baisé les saintes images qui décoraient les portes royales ; ils ont ensuite reçu les félicitations des assistants. Il y avait, dans la chapelle, près de huit cents personnes ; les dames avaient le costume russe, un peu modifié par la mode française : la grande robe à queue traînante et l'espèce de diadème doré (*koukouchine*) en forme de coiffure renversée. J'ai remarqué parmi les assistants, au milieu des brillants uniformes de toute nature, une députation de marchands de la capitale, revêtus du costume moscovite. La grande-duchesse Olga portait un long manteau de pourpre doublé d'hermine que soutenaient quatre gentilshommes de la chambre ; elle avait sur la tête la couronne impériale ; ses longs cheveux blancs tombaient en tresses sur son sein et sur ses épaules, elle ne parut jamais plus belle. Après le mariage protestant qui a été célébré dans une salle disposée en chapelle pour la circonstance, par le vice-président du consistoire évangélique, l'empereur l'impératrice et les nouveaux mariés se sont montrés sur le balcon à la foule qui stationnait sur les terrasses et dans le parc et qui les a salués par de vives acclamations.

À quatre heures et à en un dîner auquel ont été invités les personnes des trois premières classes, et à huit heures un bal qui, comme tous les bals de cour en Russie, a commencé par une polonaise dirigée par l'empereur et l'impératrice.

Cette danse n'est qu'une promenade faite par la famille impériale et les personnes désignées, dans les salles où l'on doit danser. A neuf heures l'impératrice s'est retirée avec sa famille. Aucun membre de la famille impériale ne demeure au château de Peterhoff : ils habitent dans de petits cottages disséminés dans le parc et entourés de fleurs et de verdure ornés de vases et de statuettes, et qui, presque tous, ont vue sur la mer de Cronstadt. Le plus charmant et le mieux disposé de ces cottages est celui de l'impératrice : c'est une délicieuse retraite ; le grand-duc héritier habite tout près de là une petite maison dont le péristyle est soutenu par des troncs de bouleau. Durant toute la journée, les cloches ont sonné aux églises de la capitale et des villes qui avoisinent la résidence impériale, et le canon a retenti à la forteresse de Saint-Petersbourg, au camp de Peterhoff, sur la flotte et aux forts de Cronstadt. Il y a eu aussi illumination, mais les illuminations, à l'exception de celles du parc de Peterhoff, sont peu brillantes en Russie : elles ne consistent qu'en une rangée de lampions, placés le long des trottoirs, et qui infectent par la fumée et l'odeur du suif brûlé qu'ils répandent. Le 14, il y a eu réception et félicitations chez les nouveaux mariés, grande revue, promenade en ligne, grand dîner et bal masqué. A la revue, à laquelle assistaient tous les princes à cheval et les princesses en calèche, la petite armée des divers corps de pages et cadets établis avec la garde au camp de Peterhoff, et ce qui m'a le plus frappé. Cette petite armée liliputienne est composée de plus de 2,000 jeunes gens de huit à dix-huit ans, parmi lesquels on distinguait les deux jeunes fils de l'empereur, les grands-ducs Nicolas et Michel ; ils sont tous armés et portent l'uniforme ; une partie est à cheval ; ils ont défilé dans l'ordre suivant : un demi escadron de dragons armés de lances, les jeunes Circassiens, le corps des pages l'artillerie avec de petits canons, et enfin divers bataillons d'infanterie. L'empereur a un soin spécial de ces petits soldats qui seront un jour les officiers des armées russes ; ils sont sous la direction du grand-duc Michel qui s'en occupe aussi beaucoup. La promenade en ligne est une chose assez bizarre pour un étranger. Une ligne est une voiture déconvertie, longue et basse, avec un dossier longitudinal qui sépare les deux bancs sur lesquels six à huit personnes peuvent prendre place ; les lignes se rangent à la suite les unes des autres, d'après le rang des personnes qu'elles portent, et parcourent les diverses allées du jardin et du parc au milieu de la foule qui se range pour les voir défilér. J'ai compté cent cinquante-cinq de ces étranges voitures qui promenaient la cour de Russie.

Au bal masqué je n'ai pas vu un seul masque, ni déguisement. Mais la diversité des uniformes offrait un coup d'œil plus resplendissant que le plus beau bal paré : à côté des Circassiens et des Cosaques, on voyait toutes sortes de costumes orientaux ; des princes arméniens et prussiens, couverts d'or et d'argent, se promenant gravement au milieu des officiers russes, revêtus des uniformes les plus brillants et les plus variés. La plupart des cavaliers avaient sur le dos un petit mantelet en soie noire, semblable à celui de nos huissiers des cours royales et de nos prêtres confesseurs, c'est ce qui constitue un bal masqué à la cour de Russie ; on avait distribué, pour celui-ci, six mille cartes d'entrée. On en prépare un à Saint-Petersbourg au Palais d'Hiver, auquel l'empereur invite tous les habitants non nobles, bourgeois, marchands et employés de la capitale. J'ai assisté déjà à un de ces bals ; il y avait plus de trente mille personnes qui ne dansaient pas, mais se promenaient tout ébahies dans la demeure du czar et usaient des rafraîchissements et des comestibles qui leur étaient distribués à profusion. C'était un spectacle fort curieux. Quatre mille matelots ont été employés chaque soir, le 13, le 14 et le 15, à allumer les lampions, quinquets et fûlots de l'illumination du parc de Peterhoff, tout le parc, les bassins, canaux et jets d'eau, les allées, proménades et le rivage de la mer resplendissaient de masses de lumières ; les deux derniers jours de fête, la cour s'est promenée en ligne dans le parc ainsi illuminé. Cette promenade a duré, le 15, jusqu'à deux heures du matin.

Le 10 et le 11, on avait exposé aux regards du public, dans le palais anglais qui se trouve à côté du grand palais, le trousseau de la grande-duchesse. Ce trousseau, que j'ai examiné à loisir, est d'une richesse extraordinaire, principalement en joyaux et en vaisselle d'or et d'argent. Une grande coupe en malachite a excité l'admiration générale par la beauté de la pierre et le fini du travail.

Encore plus d'attraction

A LA SALLE DES ODD-FELLOWS.

DEUX NOUVEAUX TABLEAUX,

DANS LE STYLE DAGUERRE,

SAVIER :

LES FUNÉRAILLES DE NAPOLEON,

ET LA

DESTRUCTION DE BABYLONE,

AVEC

LA CATHÉDRALE DE MILAN,

ET

LE FESTIN DE BALTHAZAR.

Avec une grande exhibition

DE SIX VUES ENLUMINÉES.

Admission, 2s. 6d. Les portes seront ouvertes à sept heures et le spectacle commencera à huit heures ET DEMIE précises.

IL Y AURA UNE EXHIBITION EXTRA

LES MERGREDI ET SAMEDI

Commençant à 3 1/2 heures après midi. Pour plus amples particularités, voir le Programme. 25 août.

BAZAR.

MARDI le 15 du courant, aura lieu, si le temps le permet à la MAISON de la PROVIDENCE, Un BAZAR, au profit des femmes âgées et infirmes et des Orphelins de cette Institution. — 8 septembre.

LA PROCHaine MAÎLE ANGLAISE,

Par le Steamer de Boston du 16 SEPTEMBRE 1846.

SERA CLOSE AU

Bureau de Poste de Montréal.

DIMANCHE, LE 13 DU COURANT, À 7 HEURES P. M.

Les journaux doivent être livrés à 5 heures.

Dimanche, le 13 du courant, le bureau de la Poste sera ouvert de 10 heures à midi, et de 5 à 7 heures P. M.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 11 SEPTEMBRE, 1846.

LES LOIS DE NAVIGATION.

Les lois de navigation continuent à occuper la presse coloniale ; les changements survenus dans le système commercial anglais, et le "British possession Bill" maintenant devant le parlement impérial, ont fait de ces lois de navigation, un fardeau lourd et pesant pour les colonies et pour le Canada en particulier. Il est donc bien important que nous sachions aujourd'hui les dispositions de ces lois afin de s'entendre sur les demandes que nous devons faire à la mère patrie pour en obtenir des modifications nécessaires à notre commerce et à notre prospérité future.

Les restrictions imposées sont les suivantes : 1. Toutes exportations aux possessions anglaises en Afrique, en Asie et en Amérique doivent se faire du royaume-uni de la Grande-Bretagne ; 2. Toutes importations des colonies doivent se faire au royaume-uni ; 3. Tout le commerce des possessions anglaises est prohibé sur les autres possessions anglaises ; 4. Les colonies anglaises ne peuvent importer dans les possessions anglaises des marchandises étrangères, à moins que ce ne soit des marchandises des pays d'où ces effets et marchandises sont des produits et d'où ils sont importés.

La seconde et la troisième de ces restrictions concernent bien plus l'Angleterre que les colonies ; mais encore, nous ne voyons pas pourquoi nous serions obligés de porter nos produits, nos bois, nos grains, etc., sur les marchés anglais, si nous n'avons plus de protection ni d'avantages sur ces marchés. D'un autre côté, nous ne pouvons avoir de l'Angleterre ce qu'elle n'a jamais fait elle-même en aucun temps, qu'elle reçoive dans ses ports des marchandises sur d'autres vaisseaux que les siens, à moins que ce ne soit des marchandises des pays d'où ces marchandises sont des produits.

La première et la quatrième restriction nous touchent de beaucoup plus près. C'est contre elles qu'il faut réclamer. La libre navigation du St. Laurent est, selon nous, une condition essentielle de notre prospérité future et quand le Bureau du commerce de Montréal l'a demandée, il n'a fait que ce qu'il devait faire pour conserver ses intérêts en péril. Si les vaisseaux étrangers ne peuvent apporter dans nos ports que des produits des pays auxquels ils appartiennent et d'où ils viennent, il en viendra que peu ou point ; par notre commerce, comme nos besoins ne sont encore que bien limités, tandis que le commerce de l'Angleterre est immense. Un vaisseau du New York ou d'aucun autre pays, par exemple, ne pourra apporter du coton ou aucun autre article dans nos ports, pour nos manufactures à moins qu'il ait une cargaison complète de ces produits du pays auquel il appartient ; s'il n'a pas cette cargaison ou s'il ne peut pas disposer d'une cargaison entière, il ne viendra pas, il ne pourra pas faire une spéculation en apportant toutes espèces de produits sur nos marchés à moins qu'il ne trouve un vaisseau anglais pour les transporter ; s'il ne peut en trouver, il faudra qu'il s'en aille en Angleterre pour en faire venir ; tout cela parce que la navigation du St. Laurent n'est pas libre. On conçoit en réfléchissant à ce qui est tout ce que nous perdons par l'absence dans nos rivières de vaisseaux de toutes les nations, qui augmenteraient notre commerce, en apportant une légitime concurrence sur nos marchés et en nous procurant surtout la matière brute pour l'industrie manufacturière, des pays où on peut l'avoir à meilleur marché en la faisant transporter par ceux qui la ferment à meilleure composition.

Le gouvernement anglais est jaloux de la souveraineté nationale ; lord John Russell craint que ce que l'on demande attaque et compromette cette souveraineté ; nous ne voyons pas comment. Dans un temps de guerre, la flotte la plus puissante commande la rivière ; les vaisseaux des États-Unis viendraient sur le St. Laurent et y circuleraient librement à moins que nous eussions la force de les chasser ; or, nous pourrions la faire, avec plus d'avantage si nous avions gagné quelques mille louis avec eux, à charger et recharger leurs vaisseaux et à faire des affaires durant le temps de paix. D'ailleurs ne faut-il pas songer à nos grands travaux publics, à nos canaux, etc ?

Ce que nous avons dit suffit pour nous faire voir combien nous avons à perdre par la continuation des restrictions considérables imposées sur notre commerce et notre industrie naissante. Il faut espérer que nos représentants en parlement s'occuperont de ces graves questions, qu'ils demanderont le rappel de partie des lois de navigation, et enfin la liberté du commerce, dans toute son étendue et dans la plus large acception des termes.

Nous voyons par le ton de la presse anglaise et par les discussions, à ce sujet dans le parlement impérial, qu'on ne connaît pas tous les dangers de notre position commerciale ; nous prévoyons même qu'il y aura une vigoureuse résistance à nos prétentions et à nos demandes ; mais cela ne doit pas nous rebuter. Quand l'Angleterre cède pour elle-même aux exigences des temps et aux besoins de son peuple, pourquoi ne se rendrait-elle pas aux justes demandes de ses colonies ?

Nous apprenons par un journal du matin que Lord Cathcart a pris des appartements à l'hôtel Donegan, et qu'il va retourner en Angleterre qu'un printemps. On dit que Lord Cathcart quittera même à tenir le poste de commandant des forces.